

UNE PÉDAGOGIE DES VERTUS? LA COUR SAINTE ET LE « PRINCE CHRÉTIEN » DANS LES PAYS DES HABSBOURG

MARIE-ELIZABETH DUCREUX

PEDAGOGY OF VIRTUES? “HOLY COURT” AND “CHRISTIAN EMPEROR” IN THE HABSBURG MONARCHY.

The aim of this study is to examine the notion of ruler’s virtues, as it was understood in the Habsburg Empire of the 17th and 18th century. It draws on the writings of Jesuit authors Wilhelm Lamormaini *Ferdinandi II imperatoris romanorum virtutes* (1638) and Nicolas Caussin *Cour Sainte*. The latter book was simultaneously translated by Wilhelm’s brother Henri Lamormaini. The author analyses the contents of the books, follows the circumstances surrounding their publication, re-editions, and use within Jesuit pedagogical activities.

Key words: Jesuits – Habsburgs – imperial court – Vienna – Lamormaini – ruler’s virtues

La thématique des vertus (*virtutes*) du Prince dans les États des Habsbourg de Vienne a déjà donné lieu à de nombreuses publications, parmi lesquels le livre pionnier d’Anna Coreth et les travaux de Robert Bireley sont parmi les plus éclairants.¹ A la thématique des vertus du souverain, celle des nobles répond comme en miroir.² Les pages qui suivent voudraient tenter une expérience et mettre en parallèle les trajectoires de deux titres imprimés circulant dans les pays de la monarchie des Habsbourg aux XVII^e et XVIII^e siècles, la *Cour Sainte* du jésuite français Nicolas Caussin (1583–1651) et les *Ferdinandi II imperatoris romanorum virtutes* du jésuite luxembourgeois Guillaume Lamormaini (1570–1648). A priori, les deux imprimés appartiennent à deux ordres distincts d’écrits et leurs conditions de production furent aussi dissemblables. L’office de confesseur d’un souverain aurait pu rapprocher leurs auteurs, mais le Père Caussin ne l’exerça que brièvement auprès du roi Louis XIII, alors que le Père Lamormaini fut pendant treize ans celui de Ferdinand II, de 1624 à la mort de l’empereur en 1637.³ Le premier livre, la *Cour Sainte*, rédigé en français, se présente comme un compagnon spirituel pour les gens de la cour de Louis XIII.

¹ Anna CORETH, *Pietas Austriaca. Ursprung und Entwicklung barocker Frömmigkeit in Österreich.*, Vienne 1959; EAD., *Pietas Austriaca. österreichische Frömmigkeit im Barock*, 2^e édition révisée, Vienne 1982; Robert BIRELEY, *The Counter-Reformation Prince. Anti-Machiavellianism or Catholic Statecraft in Early Modern Europe*, The University of North Carolina Press, Chapel Hill and London, 1990.

² La discussion sur les liens entre *virtus* et noblesse est immense, et il ne peut être question d’exposer ici leurs différentes conceptions depuis l’antiquité. Une bonne entrée en matière dans la problématique et de nombreux exemples se trouvent chez: Quentin SKINNER, *The Foundations of Modern Political Thought*, I–II, Cambridge University Press, 1978.

³ Sur Guillaume Lamormaini voir: Robert BIRELEY, *Religion and Politics in the Age of Counterreformation. Emperor Ferdinand II, William Lamormaini and the Formation of Imperial Policy*, Chapel Hill, 1981. Voir aussi ce qu’il écrit de Caussin dans son dernier livre publié, ID., *The Jesuits and the Thirty Years War: Kings, Courts and Confessors*, Cambridge 2003.

Le second, écrit en latin, relate et magnifie les vertus de l'empereur Ferdinand II pendant son existence terrestre; il porte tous les traits d'un panégyrique funéraire destiné à faire voir, y compris au-delà des frontières de la monarchie des Habsbourg, les actes et les traits d'un prince modèle mais réel. Les deux écrits ont en commun d'être des discours sur les vertus du prince et du seigneur chrétien responsables du salut des sujets et des hommes qui leurs sont confiés. Or, la concomitance de l'édition viennoise de la *Cour Sainte* (de 1635 à 1638) avec celle du livre de Guillaume Lamormaini (1638), l'obscurité qui plane encore sur l'éventuelle participation de ce dernier à la traduction de son frère Henri Lamormaini (1575–1647), l'intégration du texte de Caussin dans le contexte viennois et plus largement dans celui d'une politique généralisée de retour au catholicisme, permettent de tenter une lecture intertextuelle. Ensuite, les contextes de production et de diffusion internes des éditions suivantes des deux livres incitent à penser à des usages spécifiques et communs. Ainsi, malgré la différence des stratégies d'écriture, de forme, d'exposition et d'argument, on peut avancer l'idée qu'ils participèrent tous deux d'une pédagogie analogue au niveau des pratiques qu'en proposèrent, dans un deuxième temps, les jésuites centre-européens. Les usages imbriqués de ces deux écrits renforcèrent pour finir l'unité du message délivré: l'apprentissage de la sainteté sur le modèle d'un souverain dont Ferdinand II fut l'exemple indépassable dans l'ordre restauré du monde gouverné par un élu de Dieu.

Définir à coup sûr leurs publics est une question délicate. Pourtant, si l'on prend en considération les dédicaces, les privilèges, les lieux des rééditions, les indications des pages de titres et, le cas échéant, les modalités de leurs traductions, il est possible d'avancer quelques hypothèses et de discerner deux étapes dans leurs usages sociaux. La *Cour Sainte* prétend explicitement s'adresser à un public noble et, dans la traduction latine qui assura d'abord sa fortune et sa diffusion au sein de la Monarchie des Habsbourg, il semble bien que ce soit ce public, élargi aux élites urbaines, qui ait encore été visé d'abord. Cependant, dans une seconde phase, on s'aperçoit que les congrégations mariales et les collèges jésuites ont été le vecteur de la longue survie ou du retour des deux titres, en Autriche et en Hongrie. Ceci ne contredit pas automatiquement le lien originel entre ces textes et la noblesse car les congrégations mariales recrutaient de façon socialement différenciée dans les villes, à l'intérieur comme à l'extérieur des collèges jésuites. Mais le point à souligner est que cette captation des canaux d'édition et de diffusion a existé. La question se pose alors de ses effets: répond-elle d'abord à une politique d'éducation visant des publics plus larges? Se range-t-elle malgré tout encore parmi les pratiques ostentatoires de distributions de livres qui resteraient alors des signes de distinction sociale? A côté des congrégations des étudiants des collèges jésuites, il en existait d'autres destinées aux bourgeois et aux artisans des villes, et parfois même des campagnes, comme l'a excellemment montré Louis Châtellier pour l'Empire, les Pays-Bas habsbourgeois, l'Italie et la France.⁴ Ces compagnies, socialement et linguistiquement différenciées, possédaient une hiérarchie interne. Dans les pays des Habsbourg, elles mettaient à l'honneur les membres de la dynastie, les aristocrates et les prélats dans les grandes congrégations urbaines, à Graz, Vienne, Prague, Trnava (Nagyszombat), et partout ailleurs les nobles, les officiers, les membres du clergé et notables ruraux. Ces sodalités s'organisaient autour d'exercices particuliers, lesquels faisaient place à la méditation individuelle et à la lecture, en latin mais parfois aussi dans les langues vernaculaires: par

⁴ Louis CHÂTELLIER, *L'Europe des dévots*, Paris 1987.

exemple, il existait à Prague une congrégation tchèque pour les bourgeois et les artisans de la Nouvelle-Ville et Vienne en avait deux en langue italienne, l'une pour les courtisans et les marchands et l'autre pour les musiciens et artisans italiens.⁵ Malgré l'interdiction émise en 1587 par le Père Général, certaines étaient ouvertes aux femmes, au moins à Neisse en Silésie, à Innsbruck, à Görz (Gorizia) et même à Vienne.⁶ Enfin, et parallèlement à l'implication de congrégations mariales, les collèges et au moins une université jésuite ont joué aussi un rôle pour perpétuer la réception de ces deux écrits dans les pays des Habsbourg.

Au départ, la rédaction et la première publication de ces deux livres s'étaient insérées dans des configurations sociétales, politiques et événementielles précises et différentes, où ni les congrégations mariales, ni les collèges n'occupaient – semble-t-il – une place centrale. Le livre du Père Caussin (1^{ère} édition Paris 1624) avait été conçu comme l'un des « grands travaux d'écriture »⁷ des jésuites parisiens après la condamnation par le Parlement de Paris des thèses du cardinal Bellarmin sur la prééminence du Pape sur les rois dans les affaires spirituelles et, secondairement, mondaines mais aussi pour répondre indirectement aux querelles de la décennie 1620–1630 mettant aux prises Guez de Balzac, le Père Garasse et Théophile de Viau.⁸ La biographie panégyrique de Ferdinand II (1619–1637) fut rédigée et publiée à Vienne immédiatement après la mort de cet empereur.⁹

La migration des textes de Caussin et de Lamormaini hors de leurs contextes d'origine et le glissement, sinon vers des publics entièrement nouveaux, du moins vers un contrôle de ces publics, posent aussi le problème complexe des langues de publication et celui des traductions, et font resurgir la question des politiques d'éditions jésuites. Comme le remarque Peter Burke, si les jésuites se signalèrent comme de grands traducteurs, « too little is known about different cultures of translation in early modern Europe to place Jesuits with any accuracy ».¹⁰ Là encore, les deux textes montrent au départ des différences très importantes. Ouvrage thuriféraire qui cisèle une fois pour toutes l'image que le monde et la postérité doit se faire de Ferdinand II, la publication de celui de Guillaume Lamormaini, rédigé en latin par l'auteur, se fit d'emblée en plusieurs langues: mais en 1638, cette stratégie de communication n'était pas dirigée uniquement vers un public intérieur à la monarchie des Habsbourg. Lorsque les jésuites de la Province d'Autriche et d'Allemagne Inférieure

⁵ Sur les congrégations mariales, mais aussi les confréries en général en Bohême et en Hongrie, voir: Jiří MIKULEC, *Barokní náboženská bratrstva v Čechách* [Les confréries religieuses baroques en Bohême], Prague 2000; Gábor TŰSKÉS – Éva KNAPP, *Religiöse Bruderschaften im 17. und 18. Jahrhundert*, in: lidem, Volksfrömmigkeit in Ungarn, Dettelbach 1996, p. 280–321. Sur les congrégations italiennes de Vienne: Thomas WINKELBAUER, *Volkstümliche Reisebüros oder Werkzeuge obrigkeitlicher Disziplinierung? Die Laienbruderschaften der Barockzeit in den böhmischen und österreichischen Ländern*, in: Rudolf Leeb – Susanne Claudine Pils – Thomas Winkelbauer (edd.), *Staatsmacht und Seelenheil. Gegenreformation und Gegenprotestantismus in der Habsburgermonarchie*, Munich 2007, p. 155.

⁶ T. WINKELBAUER, *Volkstümliche Reisebüros*, p. 155.

⁷ Christian JOUHAUD, *1626: les jésuites parisiens dans l'œil du cyclone*, in: Bernard Barbiche – Jean-Pierre Poussou – Alain Tallon (edd.), *Pouvoirs, contestations et comportements dans l'Europe moderne. Mélanges en l'honneur du professeur Yves-Marie Bercé*, Paris 2005, p. 185–199.

⁸ Hélène DUCCHINI, *Faire voir, faire croire: l'opinion publique sous Louis XIII*, Paris 2003, p. 92–99; Marc FUMAROLI, *L'Âge de l'Éloquence: rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, 2^e édition 2002, p. 334–338, 362–370.

⁹ Robert Bireley vient de consacrer un article à l'image de Ferdinand II dans l'éloge de Lamormaini: Robert BIRELEY, *The image of emperor Ferdinand (1619–1637) in William Lamormaini, S.J., 'Ferdinandi II Imperatoris Romanorum Virtutes' (1638)*, *Archivum Historicum Societatis Iesu* 78, fasc. 155, January–June 2009, p. 121–140.

¹⁰ Sur les traducteurs jésuites au XVII^e siècle: Peter BURKE, *The Jesuits and the Art of Translation in Early Modern Europe*, in: John W. O'Malley, S.J. – Gauvin Alexander Bailey – Steven J. Harris – T. Frank Kennedy, S.J. (eds.), *The Jesuits II: Cultures, Sciences, and the Arts, 1540–1773*, Toronto 2006, p. 24–32, la citation p. 26.

se réapproprièrent le texte pour des usages internes à la Compagnie, il n'y circulera plus qu'en latin. Au contraire, le texte de Caussin, écrit en français pour des lecteurs français et parisiens, aura besoin de la médiation du latin pour circuler en Europe centrale et n'y sera traduit qu'en allemand et en tchèque. Pourtant l'existence, même restreinte, d'éditions en langues vernaculaires, et la chronologie de ces publications doit être interrogée.

Le latin demeure pendant tout le XVII^e siècle la langue première de l'éducation. Dans les pays des Habsbourg, il reste aussi, ou redevient, comme c'est le cas particulièrement sensible en Bohême où le tchèque avait dominé dans le nombre de titres imprimés de la fin du XV^e siècle à 1620,¹¹ la langue majeure de la publication. Par la diminution de la place donnée à l'impression vernaculaire, l'espace public intérieur de chaque pays se rétrécit et se spécialise socialement. Jusqu'à quel point, à travers quelles pratiques et selon quels usages? Nous n'avons pas de réponse toute faite: il faudrait pouvoir reconstituer le destin de chaque titre traduit, avec les stratégies des promoteurs, mais aussi les aléas possibles d'une publication. Ce qui suppose de pouvoir retrouver, à chaque fois, une documentation extérieure à cet écrit: traces dans les archives, correspondances, catalogues de bibliothèques, marques d'appropriation, etc. L'emploi du latin plutôt que celui des langues vernaculaires locales, mais aussi, à l'inverse, le choix de traduire ou d'imprimer directement en tchèque, en allemand, en hongrois, en croate ou dans d'autres langues de communication n'est en tous cas ni indifférent, ni interchangeable. Dans des sociétés où plusieurs langues vernaculaires sont pratiquées au quotidien, l'une des clés réside dans l'invention de publics « imaginés » ou bien captifs par les éditeurs, auteurs et traducteurs.

Pendant, les stratégies de capture des lecteurs et même de contrôle des livres ont leurs limites. Il existe un public socialement déterminé, noble ou bien ecclésiastique, celui des élites sociales et politiques, qui a directement accès à la production écrite européenne et se procure des titres en latin, en italien, en français, en espagnol et en allemand sur le marché international du livre. Le multilinguisme intérieur des pays des Habsbourg se double dans ce cas d'une dimension extra-territoriale. Les catalogues des bibliothèques aristocratiques le montrent, et nous n'en donnerons que quelques exemples, pris par sondage chez des magnats hongrois, sans avoir fait ici d'enquête exhaustive dans toute la monarchie. Dans son château de Czâktornya (aujourd'hui Čakovec en Croatie), le ban de Croatie Miklós Zrínyi (1620–1664), grand capitaine et poète, possède en 1662 surtout des livres en latin puis, dans l'ordre, en italien, en allemand, en français, en hongrois, en croate, en tchèque, en espagnol et en flamand.¹² La collection de livres que le comte Miklós Pázmány, qui possède des terres et l'*incolat* en Moravie, conserve dans son château de Sokolnice montre une structure analogue en 1667, avec des proportions un peu différentes.¹³ Entre 1642 et 1651,

¹¹ Mirjam BOHATCOVÁ, *Le livre et la Réforme en Bohême et en Moravie*, in: Jean-François Gilmont (ed.), *La Réforme et le livre. L'Europe de l'imprimé (1517–v.1570)*, Paris 1990, p. 398. Voir aussi: Anežka BAĐUROVÁ – Mirjam BOHATCOVÁ – Josef HEJNIC, *Frekvence tištěné literatury 16. století v Čechách a na Moravě*, Folia Historica Bohemica (FHB) 11, 1987, p. 321–343; Jiří PEŠEK, *Knihy a knihovny v kšaftech a inventářích pozůstalosti Nového města pražského v letech 1576–1620*, FHB 2, 1980, p. 247–282.

¹² *Bibliotheca Zriniana. Die Bibliothek Dichters Nicolaus Zrínyi. Ein Beitrag zur Zrínyi-Literatur. Mit literatur-historischer Einleitung*, Vienne 1893. Gábor HAUSNER – István MONOK – Géza ORLOVSKY, *A bibliotheca Zriniana története (Histoire de la Bibliotheca Zriniana)*, <http://www.eruditio.hu/zrinyi3d/bz/zrinyi.html>, p. 3, donnent quant à eux la provenance des titres d'après leurs imprimeurs et non la langue: 37,98% proviennent d'Italie (dont plus de 68% de Venise); 21,93% d'Allemagne, 11,55% des Pays-Bas, 8,85% de France, 5,07% de Suisse, 4,52% d'Autriche, 3,58% des Pays-Bas espagnols, 3,34% de Hongrie, des Pays Tchèques, d'Espagne et de Suède (ensemble), et 3,18% sans lieu d'impression identifié.

¹³ Gábor FARKAS – András VARGA – Tünde KATONA – Miklós LATZKOVITS, *Magyarországi magánkönyvtárak 1588–1721 (Bibliothèques privées de Hongrie, 1588–1721)*, Szeged 1992, p. 43–52.

la bibliothèque d'Ádám Bátthyány (1610–1659), chambellan de Ferdinand II et capitaine général de la Transdanubie à partir de 1633, moins polyglotte, contient des titres en latin, en hongrois, en allemand et en tchèque.¹⁴

Nos deux titres figurent dans ces bibliothèques d'aristocrates hongrois, en français, en latin, en italien et en allemand. Ádám Batthyány, dont l'épouse Aurora Formentini avait été dame d'honneur des filles de Ferdinand II, possédait un exemplaire de l'édition princeps viennoise des *Ferdinandi [...] virtutes*. Il avait en outre envoyé le 15 juillet 1639 à sa mère, Eva Popel de Lobkowitz, un volume de la première traduction en allemand de Johann Jakob Curtz, parue à Cologne en 1638.¹⁵ La *Cour Sainte* ne fut ni traduite en hongrois, ni publiée dans une autre langue vernaculaire du territoire du royaume de Hongrie: elle y circula en latin et dans d'autres langues européennes. Miklós Zrínyi, par exemple, en détenait au moins deux exemplaires en italien. L'inventaire après-décès de son aumônier, l'ermite de saint Augustin Mark Forstall, comporte l'édition de Bologne de 1652 avec la mention: « au dit seigneur Zrínyi »,¹⁶ et le catalogue de la bibliothèque de Csáktornya indique l'impression vénitienne de 1657.¹⁷ Il devait bien connaître le livre de Guillaume Lamormaini: on trouve dans son célèbre poème épique sur le siège de Szigetvár en 1566, *Obsidio Szigetiana* (Vienne 1651), le réemploi assigné ici à son célèbre aïeul, le capitaine de la forteresse, de l'épisode où Ferdinand II, en prières devant un crucifix, voit le Christ se pencher vers lui et l'assurer qu'il ne l'abandonnera pas.¹⁸ Le comte István Czáky gardait au château de Zips (Szepesvár, Špišský hrad en Slovaquie aujourd'hui) une des traductions allemandes de la *Cour Sainte*, classée dans l'inventaire de ses livres parmi les ouvrages de théologie.¹⁹ Le comte Miklós Pázmány (1623–1667), capitaine de Pápa et de Veszprém et neveu du primat de Hongrie avait jusqu'à quatre exemplaires différents, deux en français et deux autres en latin.²⁰

Les textes de Caussin et de Lamormaini voyagent ainsi dans un espace borné par deux modalités de transferts et de réceptions. La première trace un monde ouvert, un univers commun à un public qui ne s'approvisionne pas uniquement sur le marché local et à accès aux langues occidentales. La seconde, au contraire, qui cible des publics plus restreints et plus localisés, ne peut être restituée sans une démarche précise de contextualisation. L'offre en latin se situerait entre ces deux possibilités: en théorie la plus ouverte sur le monde, la

¹⁴ András KOLTAI, *Batthyány Ádám és könyvtára*, Budapest – Szeged 2002. IDEM, *Adam Batthyány und seine Bibliothek*, Budapest – Eisenstadt 2002 (Burgenländische Forschungen, Sonderband 24/1). Sur la carrière à Vienne d'Adam Batthyány: András KOLTAI, *Adam Batthyány in Wien: Die Hofkarriere eines ungarischen Hochadeligen in der Mitte des 17. Jahrhunderts*, in: Václav Bůžek – Pavel Král (edd.), *Šlechta v habsburské monarchii a císařský dvůr (1526–1740)*, České Budějovice 2002 (Opera historica 10), p. 275–304.

¹⁵ Cf. András KOLTAI, *Batthyány Ádám*, n°s 72 et 185, p. 171 et 198. Batthyány écrit en latin à sa mère (de religion luthérienne alors que lui s'est converti au catholicisme) le 15 juillet 1639: « *Mitto illustrissimae dominae vestrae libellum de virtutibus piissimae memoriae Ferdinandi II, quam vivum illustrissima domina vestra suscipiebat et amabat* », ID., *ibid.*, p. 198.

¹⁶ « 28. Nicolo Caussino S(ocietatis) Jesu) la Corte Santa e Profana. In Bologna 1652. NB. Ad dictum D. a Zrin. » Cf. G. FARKAS – A. VARGA – T. KATONA – M. LATZKOVITS, *Magyarországi magánkönyvtárak*, p. 68.

¹⁷ *Bibliotheca Zrinyana*, p. 7. Caussin, La corte santa. Transport. dal Francese dal Sgr. C. Antonio Coccastello, Venetia 1657. Le livre comporte un ex-libris manuscrit avec l'inscription: « Comitis a Zrínyi ».

¹⁸ Emil HARGITTAY, *Die ungarische Bezüge Wilhelm Lamormainis und der Ferdinandi II. Romanorum Virtutes (1638)*, in: Márta NÁGY – László JONÁCS (edd.), *Swer sinem vriunt behaltet, das ist lobelich. Festschrift für András Vizkelety zum 70. Geburtstag*, Pilicsaba – Budapest, 2001, p. 281–288, ici p. 285.

¹⁹ G. FARKAS – A. VARGA – T. KATONA – M. LATZKOVITS, *Magyarországi magánkönyvtárak*, p. 58: « *Aula Sancta Caussinij German(ice)* ».

²⁰ *Ibidem*: « *Cathalogus librorum, nach dem seel(igen) Herrn graffen Pasman* », établi le 9 juillet 1667 à Sokolnice (Sokolnitz); p. 47, n° 198: « *La Cour Sancte* »; p. 50, n° 296: « *La Cour Sainte du R. Pere Nicolas Caussin* »; p. 51, n° 343: « *Caussinus Aulae Sanctae Tomus 4tus* »; p. 51, n° 346: « *Caussini Aula Sancta* ». Tous ces volumes sont classés parmi les livres in octavo.

plus universelle, elle vise un public instruit ou en train de s'instruire, et elle va être l'instrument de la spécialisation de publics dévots et scolaires dans l'espace local des pays de la monarchie des Habsbourg.

Pour résumer avant de poursuivre plus avant, les modalités de la diffusion et de la publication de ces deux titres présentent donc bien au départ un certain nombre de divergences: la fortune de *La Cour Sainte* dans l'espace « interne » de la monarchie des Habsbourg passe beaucoup par sa traduction en latin. Dans les catalogues de bibliothèques nobles et ecclésiastiques, l'attribution à un auteur bien identifié est parfois brouillée: il arrive que des épisodes de *La Cour Sainte* s'y trouvent classées sous le nom de leur traducteur, le Père Henri Lamormaini, le frère cadet de l'auteur de l'éloge de Ferdinand II, et non sous celui de Caussin. Pour ce titre, des traductions vernaculaires, nées à Vienne, Munich et Cologne, puis plus tard à Prague dans le milieu jésuite, prennent le relai et dupliquent les voies d'accès au texte jusqu'au début du XVIII^e siècle. En revanche, c'est seulement en latin que le texte de Guillaume Lamormaini, pourtant traduit en plusieurs langues dès 1638, continuera à vivre dans les collèges, les universités et les sodalités jésuites autrichiennes et hongroises jusqu'au début du XVIII^e siècle. Curieusement, les occurrences manquent alors dans les pays tchèques mais c'est de Prague, on le verra, que nous est parvenu un témoignage manuscrit unique pour le moment. C'est donc dans les congrégations mariales et les collèges que ces textes ont pu avoir une efficacité longue.

L'ambiguïté et la plasticité intrinsèques à la notion de vertu ont sans doute facilité ce passage vers un façonnement moral et spirituel de publics captifs, scolaires et congréganistes. La vertu, d'une part, est la pierre angulaire de la formation par les humanités classiques. « *Ex litteris virtutem percipias* »: l'annonce gravée dans la pierre à l'entrée de la classe de rhétorique du collège des jésuites de Rennes, en Bretagne, que signale Jean-Pierre Gutton, nous remémore le rôle des lettres dans l'éducation morale.²¹ Cependant, avec Juste-Lipse et les anti-machiavelliens, la notion de vertu revêt une consonance politique éminente: elle façonne la qualité la plus essentielle des souverains chrétiens. Chez l'humaniste flamand, en effet, *virtus* se décompose en *pietas* et *probitas*, d'où relèvent *justitia*, *clementia*, *fides* et *modestia* qui, toutes, font la *majestas*.²² Or, la notion de Cour, chez Caussin, est elle-même polysémique et, comme l'a très bien vu Dominique Moncond'huy, « loin que l'ouvrage limite son ambition à construire un modèle touchant la Cour seule, c'est ainsi une lecture chrétienne d'un Etat moderne qui est visée, sinon une lecture chrétienne d'un monde placé sous la juste et éclairée férule d'un roi que Dieu a voulu ». ²³ C'est sur cet écart différemment décliné dans les deux livres, dans l'oscillation entre une théorie politique de la vertu et une éthique de comportement que jouent les réemplois des deux écrits de Caussin et de Lamormaini dans les pays des Habsbourg.

Nous savons que leurs éditions destinées aux congrégations mariales furent des livres d'éternelles, mais nous n'avons pas trouvé pour l'instant de détails précis permettant de

²¹ Jean-Pierre GUTTON, *Dévôts et société au XVII^e siècle. Construire le ciel sur la terre*, Paris 2004, p. 116.

²² Jan WASZINK (éd.), *Justus Lipsius-Politica. Six books of politics or political instruction*, Assen 2004, « Introduction » p. 199 et p. 263–345, 424. Cité par Roger Cornelis Emil TESZELSZKY, *De Sacra Corona Regni Hungariae. De kroon van Hongarije en de ontwikkeling van vroegmoderne nationale identiteit (1572–1665)* (thèse de doctorat de l'université de Groningen, 29 juin 2006 (online: Dissertaties – Rijksuniversiteit Groningen), p. 175. <http://dissertations.uib.rug.nl/faculties/arts/2006/r.c.e.teszelszky/?pFullItemRecord=ON>.

²³ Dominique MONCOND'HUY, *Sur quelques modalités de la représentation dans la Cour Sainte: du visible au portrait*, in: Sophie Conte (éd.), Nicolas Caussin: rhétorique et spiritualité à l'époque de Louis XIII, actes du colloque de Troyes (16–17 septembre 2004), Münster 2007, p. 103–185, ici p. 135.

comprendre à quels usages elles étaient destinées. La notice, essentielle mais générale, que consacre aux étrennes le *Dictionnaire de Spiritualité* souligne leur importance particulière « en Allemagne ». ²⁴ Il n'existe encore que trop peu de travaux sur les usages que recouvre cette habitude. Nous manquons d'information sur l'insertion de nos deux textes dans des pratiques d'éducation concrètes, telles celles que détaille *L'Idée de l'estude d'un honeste homme* (1658) du jésuite lyonnais Claude-François Menestrier étudiée par Judi Loach, mais la question mérite d'être posée. ²⁵ Nous savons toutefois que ces sodalités jésuites n'étaient pas uniquement des associations de piété et qu'elles servaient aussi d'académies. ²⁶ Ce qui nous est confirmé par le précepteur des jeunes comtes Batthyány qui, en 1651, insiste sur le profit littéraire, et non seulement moral et religieux, que tireraient ses pupilles d'une inscription à la congrégation appropriée à leur classe d'âge du tout récent collège de Sopron. ²⁷

I. Caussin et *La Cour Sainte*

Le titre de *La Cour Sainte* n'est pas spécifique d'un « auteur », en l'occurrence ici de Caussin. ²⁸ Il se réfère explicitement à une citation des écritures, à la cour divine (*Aula Sancta*) que chante le Psaume 95. Avant Caussin, au moins un autre jésuite avait utilisé cette référence comme titre d'un projet, moins vaste mais assez semblable dans son plan à celui du confesseur de Louis XIII. Le Père Matthaëus Rader ou Raderus, de la province d'Allemagne Supérieure, l'auteur de la *Bavaria Sancta* commandée par Maximilien de Bavière, avait fait paraître en 1608 une première « cour sainte » en latin, une *Aula Sancta* dédiée à l'épouse du duc, la princesse Elisabeth. ²⁹ Cette première « cour sainte » fictionnelle mettait déjà en scène l'histoire de l'empereur Théodose, en choisissant des épisodes en partie différents de ce que fera Caussin, mais il insistait comme lui sur la médiation de sa sœur Pulchérie dans la sanctification de la cour. ³⁰ D'emblée, il nous faut noter l'ambivalence d'un titre qui suggère la descente de la cour céleste sur la terre ou plus exactement son reflet, que manifeste une cour profane devenue par là-même chemin de sainteté.

Dans *La Cour Sainte*, Caussin passe en revue les différents états de la société noble et propose à chacun d'eux, en distinguant selon le sexe, le comportement à suivre pour se sanctifier à la cour. ³¹ Pour étayer son propos, il recourt à la fiction d'apologues exemplaires

²⁴ Paul BAILLY, *Étrennes, 2. Les étrennes dans les congrégations mariales*, in: *Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique*, T. IV, 2^e partie, Paris 1961, col. 1532–1551, ici col. 1533.

²⁵ Judi LOACH, *Revolutionary Pedagogues? How Jesuits used Education to change Society*, in: *The Jesuits II: Cultures, Sciences, and the Arts, 1540–1773*, p. 66–85.

²⁶ Notice *Congrégations de la Sainte Vierge*, in: *Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique*, T. II, Paris 1953, col. 1474–1491, ici col. 1485–1486.

²⁷ István FAZEKAS, *Count Adam Batthyány I and his children*, in: Katalin Péter (éd.), *Beloved Children. History of Aristocratic Childhood in Hungary in the Early Modern Age*, Budapest 2001, p. 171.

²⁸ Carlos SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, volume II, Bruxelles et Paris 1891, rubrique Caussin, n° 7, col. 902–927, donne une bibliographie des éditions et des traductions de *La Cour Sainte*.

²⁹ Mattheus RADERUS, *Aula sancta Theodosii iunioris, s. Pulcheriae Sororis, Evdociae uxoris, Augustorum Res gestas complexa, e Latinis, Graecis, editis, ineditis Scriptoribus extructa...*, Augsbourg, Christoph Mangus, 1608.

³⁰ IDEM, *ibidem*, dédicace à la duchesse de Bavière Elisabeth, fol. 2r: « *Aulam tamen sanctam a s. Pulcheria potissimum nuncupendam putam [...] Illa enim fuit, quae Theodosium germanum fratrem suum, ad summam vitae innocentiam perduxit; illa eundem omnibus liberalibus & imperatoris artibus ac discipulis imbui curavit; sub illius magisterio tantam sibi pietatis, eruditionis, religionis famam comparavit* ».

³¹ Il existe peu de travaux anciens ou récents sur *La Cour Sainte*. Voir cependant: Volker KAPP, *Un jésuite à la recherche du « grand homme »: La Cour sainte de Nicolas Caussin*, in: Pierre-Jean Dufief (ed.), *L'Écrivain et le grand homme* (Travaux de Littérature, XVIII), Genève 2005, p. 179–194; Julien-Eymard d'ANGERS, *Sénéque*

dont le héros, tout à tour, incarne des vices et des vertus politiques et éthiques. Ceux-ci peuvent avoir été des souverains régnants, mais pas toujours, puisqu'il s'agit au fond de mettre en scène des personnages auxquels Dieu a confié un statut de responsabilité vis-à-vis des autres humains. Cependant, puisque tous sont placés en référence à une Cour qui n'est jamais décrite pour elle-même, la figure du souverain est bien présente, soit en creux, par ellipse, ou bien directement, lorsque princes et rois de l'Antiquité chrétienne et de l'histoire européenne sont les acteurs principaux d'épisodes illustrant les grands thèmes de cette éducation à la sainteté dans le monde. La métaphore et le jeu entre présence et absence, l'interrelation posée entre le roi du ciel et les rois de la terre sont ici fondateurs. Les effets d'exposition et de transition appliqués entre les trois parties du premier livre lui donnent pour finir le caractère d'un manuel instruisant des pratiques et de la doctrine catholiques post-tridentines, appliqué à la vie des gens de qualité.

Mais *La Cour Sainte* est un objet-livre polymorphe qui pose bien des problèmes. En effet, sa composition connut dès ses éditions françaises de nombreuses transformations.³² La première édition de 1624, à Paris chez Sébastien Chapelet, comprenait cinq parties ou livres. Elle s'adressait explicitement à la noblesse en lui proposant d'abord, dans l'ordre, trois traités. Le premier, plus général, portait sur les obligations que les courtisans et autres personnes de qualités ont à la vertu chrétienne et mettait en regard, pour mieux les réfuter, des « maximes de la cour profane » avec celles de la « cour sainte », pour démontrer par cet effet d'exposition que la cour et la dévotion n'étaient pas incompatibles. Un noble, affirmait Caussin contre une idée qui, écrivait-il, commençait à se répandre dans les milieux de cour, est de par sa noblesse obligé à la perfection.³³ Le second traité prenait pour objet les obstacles au salut que les mondains rencontrent en ce monde. Le troisième se concentrait sur la pratique journalière des vertus, entendues ici comme le véritable règlement quotidien d'une vie dévote, divisée entre l'existence diurne et nocturne, précisant la façon de recevoir les sacrements, expliquant la nécessité de l'examen de conscience, enseignant l'art de méditer, mais aussi la prudence dans la conversation et le devoir de combattre l'ignorance. Enfin, les cinquième et sixième parties étaient à l'origine deux histoires, l'une exemplifiant la « cour salutaire » (celle de Théodose) et l'autre la « cour damnatrice » (celle d'Hérode), et constituaient le second volume. Ces deux épisodes furent retranchés par la suite, modifiés et redistribués pour trouver place dans un second volume à côté de quatre autres apologues publiés pour la première fois en 1627.³⁴

Les éditions suivantes supprimèrent des détails, ajoutèrent des livres et des parties. Le nombre des histoires exemplaires finit par atteindre la quarantaine et les « sections » se

et le stoïcisme dans la « Cour Sainte » du jésuite Nicolas Caussin (1583–1651), *Revue des Sciences Religieuses* 28, 1954, p. 258–285; Hélène MERLIN-KAJMAN, *Public et littérature en France au XVII^e siècle*, Paris 2004, p. 54–57; Sophie CONTE (éd.), *Nicolas Caussin: rhétorique et spiritualité à l'époque de Louis XIII, actes du colloque de Troyes (16–17 septembre 2004)*, Münster 2007, p. 103–185; Marc FUMAROLI, *L'Âge de l'Éloquence*, p. 362, rapproche le livre de Caussin d'un ouvrage italien du jésuite Bernardino Castori paru à Rome en 1622, *Institutione civile et christiana per uno que desidero vivere tanto in corte che altrove quanto honoratamente, e christianamente*. Volker KAPP, *Deux jésuites face à la tâche d'évangéliser la cour: Bernardino Castori et Nicolas Caussin*, in: s. Conte (ed.), *Nicolas Caussin*, p. 153–168, montre au contraire l'indépendance du livre de Caussin par rapport à celui de Castori.

³² Cf. V. KAPP, *Un jésuite à la recherche du « grand homme »*, p. 182–185; Barbara PIQUÉ, *De l'histoire exemplaire à la galerie: les 'Reynes et les Dames' de la Cour Sainte*, in: s. Conte (ed.), *Nicolas Caussin*, p. 121–122.

³³ « Il est noble, il a d'autant plus d'obligation d'être parfait », Nicolas CAUSSIN, *La Cour Sainte*, T. I., Paris 1624, p. 6.

³⁴ Nicolas CAUSSIN, *La Cour Sainte*, T. II., *Le Prêlat. Le Cavalier. L'homme d'Etat. La Dame*, Paris, Sébastien Chapelet, 1627.

multiplièrent. A partir de la dixième édition de 1640, il en apparaît une sur les monarques et une autre sur les reines.³⁵ A travers les histoires de David, Salomon, Saint Louis, et surtout de celle de Constantin, le fondateur de l'Empire chrétien et celle de Charlemagne, son refondateur, on retrouve un discours très développé sur les vertus et les devoirs du Prince.

Avant de détailler la fortune singulière que connut le livre de Caussin à Vienne, et de Vienne vers Cologne et l'Empire, enfin à Prague, disons quelques mots de ses traductions dans d'autres langues que le latin, que l'allemand et le tchèque, sans entrer ici dans les détails des éditions françaises choisies comme sources. *La Cour Sainte* du Père Caussin fut traduite en anglais dès 1631 et connut dans cette langue de nombreuses éditions. Le tour de l'espagnol vint en 1644 avec une édition madrilène suivie de plusieurs autres et de rééditions.³⁶ Une version en flamand ou en néerlandais fut imprimée en 1657 à Anvers, suivie d'une deuxième traduction en 1659 à Amsterdam. Une autre, en portugais, vit le jour en 1652.³⁷ Des parties de l'œuvre furent traduites en italien comme autant de volumes séparés par le Père Berardi et imprimées entre 1634 et 1650 à Venise, Rome et Milan.³⁸ D'autres éditions de la *Cour Sainte* en italien eurent lieu à Bologne en 1652, et à Venise en 1657. De l'italien, une traduction très tardive en polonais fut établie en 1786 par le provincial de la province jésuite de Lituanie.³⁹

II. *La Cour Sainte dans l'espace habsbourgeois*

Dans cet espace, Vienne joua le rôle primordial. On peut distinguer deux parcours distincts, le premier en latin, avec un rameau en allemand explicitement adressé aux lectrices nobles, et l'autre, hors de Vienne, incarné par des traductions intégrales en allemand et en tchèque. Dès 1635, en effet, les jésuites de Vienne se distinguent en produisant la troisième traduction en Europe, après la traduction allemande de 1627 et la traduction anglaise de 1631. La leur est en latin, et elle fut effectuée par le jésuite Henri (Heinrich, Henricus) Lamormaini.⁴⁰ Il traduisit d'abord, en un seul volume, les trois livres du premier tome de *La Cour Sainte* d'après l'édition parisienne de 1629. Puis parurent en 1636, 1637 et 1638, en trois volumes séparés, les trois premières histoires figurant au second tome de cette même édition, et qui s'en tiennent encore aux « types » introduits dans l'édition de 1627 : le « pré-

³⁵ L'édition parisienne de 1653, qui contient 31 de ces « histoires », porte le titre suivant: *La Cour Sainte du père Nicolas Caussin de la compagnie de Jésus Tome second, contenant les vies et les éloges illustres de la Cour, tant du vieil que du nouveau Testament, divisées en cinq ordres. Les monarques et princes, les reynes et dames, les cavaliers, les hommes d'estat, les hommes de Dieu. Augmentée en cette dernière édition de la vie de l'Auteur, & de diverses histoires.* A Paris, Chez D. Bechet ruë Saint Iacques, au Compas d'or, & à l'Escu au Soleil, M.DC.LIII. Avec privilège et approbation.

³⁶ C. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque*, col. 912–913.

³⁷ C. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque*, col. 913 et 917.

³⁸ *Il Politico infelice*, Venise, Marco Ginammi 1634, 1642, et Bologne, 1643; *I Monarchi e gli uomini di Stato della Corte Santa*, Bologne 1648; *La pietà vittoriosa e l'empietà domata*, Rome 1647; *Le massime della corte santa*, Milan, Francesco Mognaga, 1650. Je cite d'après C. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque*, col. 913–914.

³⁹ C. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque*, col. 916–917.

⁴⁰ C. Sommervogel ne répertorie pas toutes les éditions de ces traductions latines du Père Henri Lamormaini, ni dans la rubrique « Caussin », ni dans celle consacrée à Lamormaini. J'ai recherché les autres titres dans les catalogues des bibliothèques nationales de Vienne et de Budapest, de la bibliothèque de Strahov à Prague, où je les ai consultées, et sur internet dans le « VD17- Verzeichnis der im deutschen Sprachraum erschienenen Drucke des 17. Jahrhunderts » (<http://gso.gbv.de/DB=1.28/SET>).

lat », le « cavalier », « l'homme d'état ». ⁴¹ Quant au quatrième apologue de cette édition parisienne, la « dame », incarnée par la reine des Francs Clotilde, il fut traduit d'abord en latin, toujours par Henri Lamormaini qui le retraduisit ensuite en allemand avec l'aide de deux jésuites anonymes. C'est en allemand seulement, semble-t-il, que le volume fut publié à Cologne, chez Kinckius, en 1642, devenant alors un « Miroir des grandes dames » dédié à la baronne Catharina Eleonora von Paar, dame de Cour et *Fräuleinhofmeisterin* de l'impératrice Maria Anna. ⁴² Or, si l'on rapproche ceci du cas d'Eva Popel de Lobkowitz Batthyány, auquel son fils, qui lui écrit en latin envoie effectivement un exemplaire en allemand des *Virtutes Ferdinandi II.*, ⁴³ cette préférence affichée pour l'allemand comme langue de lecture féminine ne laisse pas d'intriguer: elle peut être le signe d'un usage relai de ces livres, une incitation faite à ces grandes dames à les diffuser à un entourage moins lettré qu'elles-mêmes. Ceci suggère aussi un rapport non purement fonctionnel, mais codifié par la position sociale et le genre, au choix d'une langue pour un public donné. Le petit format de ces livres suggère une utilisation courante et portable.

Cet Henri Lamormaini (1575–1647) avait été le *praefectus* du séminaire hongrois de Vienne, le *Pazmaneum*. Il devint provincial de la province jésuite d'Autriche à l'époque où commencèrent à paraître ses traductions de Caussin. Il semble s'être spécialisé dans la traduction en latin d'ouvrages contemporains français de spiritualité, avec à son actif au moins sept titres différents (neuf si nous considérons à part les éditions séparées de *La Cour Sainte*), dont deux de saint François de Sales (le *Traité de l'amour divin* ⁴⁴ et les *Entretiens et colloques spirituels* ⁴⁵), *L'académie d'honneur dressée par le fils de Dieu au royaume de son église sur l'humilité selon les degrés d'icelle opposés aux marches de l'orgueil* du Père Louis Richeome ⁴⁶ et *Les attrait tout puissants de l'amour de Jésus-Christ et du paradis de ce monde* du Père Etienne Binet. Comme l'histoire de Clotilde, ce dernier titre fut retraduit du latin en allemand et imprimé à Vienne en 1657. ⁴⁷ Henri Lamormaini traduisit encore des écrits de Guillaume Du Mont et des jésuites Guillaume Baile et François Poiré. ⁴⁸

Il vaut la peine de s'arrêter sur les dédicataires de ses traductions de Caussin. Celle du volume imprimé en 1635, avec les trois premiers traités du premier livre de la *Cour Sainte*, s'adressait « aux très nobles seigneurs consuls et sénateurs de la Ville de Vienne ». ⁴⁹ Désormais trop âgé pour d'autres formes d'apostolat, Henri Lamormaini

⁴¹ VD17 12 : 101023Z (*Aulae Sanctae tomi primi liber tertius* Vienne 1635 ; VD17 12 : 101069W (*Aula Sancta complectens tomi II [...] libros tres* (=2,1), Vienne 1636) ; VD17 12 : 101071S (id., = 2, 2, Vienne 1637 ; VD17 12 : 101080R (id., = 2, 3, Vienne 1638).

⁴² VD17 : 23/254888B : *Spiegel des hochadelichen christlichen Frauenzimmers, Das ist : Clotildis erste christliche Königin in Frankreich [...]*, Cologne, Johann Kinckius, 1642.

⁴³ Voir infra, note 15.

⁴⁴ VD17 12 : 107523C, VD17 12 : 102033L et VD17 12 : 103291Z, *Tractatus amoris divini*, 1^{ère} édition Vienne 1648, in-8°, 562 p. ; 2^e édition Cologne 1657, in-8°, 590 p. ; 3^e édition Cologne 1697, in-8°, 590 p.

⁴⁵ VD17 12 : 103192B: *Collocutiones spirituales Beati Francisci de Sales...*, Vienne, Cosmerovius, 1648.

⁴⁶ VD17 12 : 102088F: *Academia honoris erecta per filium Dei in regno ecclesiae super humilitatem et superbiam...*, Vienne 1635, in-12°, 1079 p.

⁴⁷ VD17 12 : 100200V *Magnes amoris, efficacissime trahens cor humanum ad Jesu Christi dilectionem, & vitae huius felicitatem*, Vienne, Rictia, 1636; traduit par le Père Michael Denck sous le titre de: *Magnet Stain der Lieb, welcher das menschliche Herz zu der Lieb Christi Jesu, und dises (sic) Lebens Glückseligkeit, sehr kräftiglich ziehet...*, Vienne, Kürner, 1657 (VD17 12 : 100933A).

⁴⁸ Peter BURKE, *The Jesuits and the Art of Translation*, qui choisit de considérer comme des traducteurs « professionnels » les jésuites ayant traduit au moins dix titres, ne le prend donc pas en considération.

⁴⁹ *Aula Sancta complectens tomi primi libros tres...* : « Nobilibus, magnificis, clarissimis sapientissimisque domini consuli, et caeteris Almae Viennensis urbis senatoribus... », f. 2r.

a décidé de traduire du français en latin des livres utiles à la *Res Publica* chrétienne. C'est autour de la figure centrale de Daniel Moser, l'actuel bourgmestre de Vienne après deux autres périodes à cet office (1609–1613, 1616–1622, 1626–1637),⁵⁰ que s'organise le discours, qui interpelle dans la péroraison finale dix-sept autres échevins ou officiers. Par l'appui résolu de Moser aux Jésuites et sa fidélité sans faille à l'empereur, les rebelles de Bohême et de Basse-Autriche ont été repoussés en 1620 et la Compagnie de Jésus sauvée. Par sa conduite intransigeante pendant la recatholicisation, l'hérésie a été éradiquée de la ville. Un changement si subit de mœurs et de religion est l'œuvre du Très-Haut, qui a guidé Ferdinand II: c'est au souverain que l'action formidable accomplie par les consuls viennois doit être rapportée.⁵¹ L'ordre social est restitué, la vraie foi triomphe. Par une « révolution décidée dans le Ciel », Vienne convertie est méconnaissable: naguère nid d'hérétiques, elle est aujourd'hui « cité sainte et pour ainsi dire nouvelle Jérusalem descendue du Ciel ».⁵² Vienne, devenue d'un coup métaphore de la cour sainte, peut maintenant en apprendre les pratiques par le truchement du Père Lamormaini. Le dispositif métatextuel mis en scène présentifie et assimile la cour virtuelle de Caussin à la réalité de l'Autriche recatholicisée et rendue aux Habsbourg. Il hiérarchise aussi: Dieu, puis l'empereur, son image et son bras sur la terre, enfin ses officiers et conseillers. Alors seulement peut intervenir, non plus comme un texte rendant compte du réel local, mais bien dans la distance d'une traduction, la dédicace originelle de Caussin au roi Louis XIII, dont le contenu redouble l'idée de l'élection divine des souverains légitimes et de leur responsabilité absolue quant au salut de leurs sujets.⁵³

Les dédicaces des trois volumes viennois séparés correspondant au second tome de Caussin publié à Paris en 1627 ne sont pas moins éloquentes, cependant nous passerons plus rapidement sur elles. Comme les pages de titres, qui louent la munificence et l'investissement financier des dédicataires, elles établissent ici des liens de patronage avec trois grands personnages de Hongrie et de Basse-Autriche. Elles soulignent en même temps d'emblée trois vertus essentielles des serviteurs d'un prince qui vient de triompher de ses ennemis et de l'hydre de l'hérésie: dans l'ordre, la fermeté dans la foi, le talent militaire et la fidélité personnelle. La première dédicace, celle du « prélat » (1636: *Praelatus qui est Liber primus tomi secundi Aulae Sanctae*) s'adresse à l'évêque du diocèse de Győr en Hongrie, *comes* du comitat du même nom et vice-chancelier du royaume, György Draskovich.⁵⁴ La seconde, celle du « cavalier » (1637: *Eques Christianus seu Constantinus Magnus*)⁵⁵ est dédiée au palatin Miklós Esterházy, le plus haut dignitaire du royaume de Hongrie, qui est aussi *comes* des comitats de Zólyom (Zvolen), de Sopron et de Pest, et la troisième – « L'homme d'État », devenu *Politicus Christianus seu Boëtius* (1638) – au baron Johann Baptista Weber zu Pisenberg, conseiller aulique et

⁵⁰ Voir: Felix CSEIKE, *Moser, Daniel von*, in: *Neue Deutsche Biographie* 18, 1997, p. 186.

⁵¹ *Ibidem*, f. 6v.

⁵² *Ibidem*, f. 7r: « *Civitas sancta, & velut nova Ierusalem descendens de coelo...* », « *O mutatio dextrae Excelsi!* ».

⁵³ Henri Lamormaini corrige une erreur de Caussin, au demeurant assez inexplicable: à la fin de cette dédicace à Louis XIII, le texte en français présentait au roi Très-Christien des modèles de saints souverains étrangers, en finissant par saint Venceslas pour la Pologne. Le jésuite viennois restitue bien entendu le saint patron principal de la Bohême à son pays.

⁵⁴ VD17 : 12 : 101069W : *Praelatus qui est Liber primus tomi secundi Aulae Sanctae Per R. P. Nicolaum Caussinum e Societate Iesu Gallico idiomate quartum editus anno 1629, iam autem interprete P. Henrico Lamormaini eiusdem Societatis Sacerdote in Latinum translatus...*, Vienne, Maria Rictia, 1636.

⁵⁵ VD17 : 12 : 101071S : *Eques Christianus seu Constantinus Magnus, qui est Liber secundus Aulae Sanctae...*, Vienne, Maria Rictia, 1637.

conseiller au gouvernement de Basse-Autriche.⁵⁶ Les deux éditions des « histoires » de Théodose et d'Hérode, qui constituaient les 5^e et 6^e livres de l'édition parisienne princeps de 1624, successivement parues à Cologne chez Kinckius en 1643 et 1644 (*Aula Impia Herodis, pia Theodosii junioris et Caroli Magni castra impietatis victricia*),⁵⁷ intégraient dans cette géographie des honneurs et des charges le grand burgrave de Bohême, Jaroslav Bořita de Martinitz, l'un des défenestrés de Prague en 1618 et le premier *locumtenens* responsable du gouvernement du royaume. Ici, une hésitation sur l'identité du traducteur est possible: si le frontispice porte bien le nom d'Henri Lamormaini, la page de titre indique son frère aîné Guillaume, l'auteur des *Vertus de Ferdinand II*.

Au contraire de se qui se passe avec un autre titre de Caussin, la *Journée Chrétienne* mise en tchèque et en latin,⁵⁸ nous n'avons pas trouvé de lien prouvé au XVII^e siècle entre les éditions centre-européennes de la *Cour Sainte* et les congrégations mariales en Autriche, dans les Pays Tchèques et en Hongrie. C'est au XVIII^e siècle qu'interviennent de façon sûre au moins deux congrégations mariales: celle des Messieurs de la maison professe de Vienne, et celle de l'Annonciation liée au collège de Linz, la capitale de la Haute-Autriche. En 1753 pour la première, en 1772 pour la seconde, des rééditions du *Politicus Christianus* avec, pour l'une, un titre modifié, et qui ne se réfèrent plus au rôle joué par Henri Lamormaini furent offertes en étrennes à tous leurs membres.⁵⁹

Dans le Saint-Empire, la *Cour Sainte* circula aussi en latin et en allemand pour l'histoire de Clotilde, par le biais des traductions en latin de Lamormaini. Cependant, elle y fut aussi traduite en allemand à quatre reprises et sous trois titres différents. La première version sortit trois ans après la première édition parisienne, en 1627 à Munich, sous le titre *Heilige Hof-Leben*. Une seconde version parut à Constance en 1650. Enfin, la dernière traduction, qui suit quant à elle l'édition parisienne de 1640, fut l'œuvre du jésuite Johann Ulrich (Udalricus) Groschan et fut imprimée à Munich chez Johann Jäcklin en 1656 et 1657.⁶⁰ Elle fut rééditée à Cologne en 1677 et en 1690, à Munich en 1705. Mais nous sommes ici dans une tout autre configuration éditoriale, en général sans dédicace avant l'avertissement au lecteur, l'approbation et le privilège, à l'exception de l'impression de 1677, où c'est

⁵⁶ VD17 : 12 : 101080R : *Politicus Christianus seu Boëtius, qui est Liber tertius tomi II Aulae Sanctae...*, Vienne, Maria Rictia, 1638.

⁵⁷ VD17 12 : 100249Q et VD17 23 : 297898K.

⁵⁸ Sur les éditions en latin et en tchèque d'un autre titre de Caussin, *La Journée Chrétienne*, à l'usage des missions et de la congrégation mariale des bourgeois de Prague; voir: Marie-Elizabeth DUCREUX, *Dévotion, littérature et poésie au XVII^e siècle: Bridel et Nádasí*, in: Ladislav Kačič (éd.), *Aurora musas nutrit. Die Jesuiten und die Kultur Mitteleuropas im 16.–18. Jahrhundert*, Bratislava 2008, p. 89–112.

⁵⁹ *Anicius Manlius Torquatus, Severinus Boetius sive Christianus sancte politicus. Et R.P. Nicolaum Caussinum Societatis Iesu theologum, olim Galliae propositus, postea plerisque Europae linguis publico bono datus, nunc illustrissimae sodalitate Minorum sub titulo Assumptae in Coelos Deiparae in domo professa societatis Iesu Viennae, jam olim erectae, anno salutis M DC LIII in xenium oblatus*, Vienne, Gregorius Kurtzböck, 1753, in-8°, 253 p.; *Politicus Christianus seu Boetius ex Aula Sancta P. Nicolai Caussini e Soc. Iesu Almae Minorum Sodalitati sub titulo B.V. Mariae ab Archangelo salutata in caesareo et academico collegio Lincii erectae et confirmata in xenium oblatus anno a partu Virginis M.DCC. LXXII, (1772) Linz, in-8°, 291 p.*

⁶⁰ IDEM, *ibidem*. Un exemplaire de la traduction de Groschan est conservée à la Bibliothèque Nationale de France sous la cote D 6868 (*Heilige Hoffhaltung / Das ist: Christliche Werweisung für alle hoch- und nidere (sic) Weltliche Standspersohnen / forder ist aber die Jenige / welche an Fürstlichen Höfe, bedient / sehr Trost-Nuss- und annehmlich zulesen: Erstlich von R. P. NICOLAO CAVSSINO Soc. Iesu in Frantzösischer Sprach beschriben; Anjetzo durch R. P. VDALRICUM GROSCHAN, ermelter Societe Priester / in du Teiteche Sprach ubersetzet / und in drey Theil verfasset. ERSTER THAIL. Cum Privilegio Caesareo speciali, & Superiorum Licentia. Getruckt zu München / bey Johann Jäcklin, In Verlegung Johann Wagner Buchhanlere. Anno M.DC. LVII (1657).*

l'imprimeur Johann Wilhelm Friessem, de Cologne, qui adresse son livre à « la plus sainte des Trinités: Jésus, Marie, Joseph ».

Dans les pays de la Maison de Habsbourg, la *Cour Sainte* connut encore une traduction en tchèque au début du XVIII^e siècle, à Prague en 1700 et 1705, par le jésuite Jan Barner.⁶¹ Barner modifie le titre pour faire du livre une « instruction chrétienne pour toutes sortes d'exercices spirituels et des vertus », mais son texte suit fidèlement celui du livre de Causin à partir de sa réécriture en 1640 et il est possible qu'il ait été retraduit de la version en allemand de Groschan.

III. Lamormaini et l'éloge de Ferdinand II.

Les « vertus » du vainqueur de la Montagne Blanche, mises en livre par son confesseur furent au cœur du système théologico-politique de la *pietas habsburgica* dans sa construction viennoise du XVII^e siècle.⁶² Comme le rappelle Robert Bireley, le jésuite et l'empereur défunt avaient été liés par un long compagnonnage, remontant à 1598, alors que Ferdinand n'était encore qu'archiduc régnant en Styrie, et Lamormaini professeur, puis le recteur du collège de Graz.⁶³ Le texte de Lamormaini fut la matrice de toutes les anecdotes édifiantes propagées sur Ferdinand II dans de nombreux écrits postérieurs, dans toutes les langues de la monarchie, dans l'Empire et l'Europe. A travers Ferdinand II se trouvaient certes démultipliées les qualités de l'ancêtre fondateur, Rodolphe I^{er} (1218–1291). Mais sous la plume de Lamormaini, Ferdinand II incarne un nouveau départ approprié au siècle. Le confesseur actualise et même fonde plus qu'il ne refonde la *pietas austriaca*: c'est dans les formes ainsi données à voir de la piété de Ferdinand que se coulera désormais celle de ses successeurs. Les difficultés auxquelles Dieu permet qu'il fut exposé, mettant en péril ses trônes et parfois, nous est-il dit, la sûreté de sa propre personne – les rébellions de Bohême et de Gábor Bethlen en Hongrie, la sécession des états protestants de Haute-Autriche et d'une partie de ceux de Basse-Autriche, le protestantisme initial d'une majorité des nobles de ses pays, la guerre de Trente Ans, font de lui l'image du Christ et rendent manifeste entre toutes l'élection que Dieu a fait de lui sur la terre. Cette élection divine singulière et la sanctification de Ferdinand II, mises en scène par le texte de Lamormaini, peuvent alors rejaillir sur son successeur immédiat, son fils Ferdinand III, destinataire et probablement commanditaire du livre et, dans la seconde vie de ce texte, sur ses descendants Léopold I^{er} (1657–1705) et même Charles VI (1711–1740).⁶⁴

⁶¹ *Dvůr svatý, aneb křesťanské naučení ve všelijakých duchovních cvičeních a ctnostech z franštiny přeložený*, Prague, collège jésuite de Saint-Clément, vol. I, 1700, vol. II, 1705. L'exemplaire que j'ai consulté est celui de la Bibliothèque nationale de la République tchèque, sous la cote 54 C 59.

⁶² *Ferdinandi II. romanorum imperatoris virtutes a Guglielmo Lamormaino Societatis Jesu sacerdote conscripta. Viennae Austriae, a Gregorio Gelbhaar excusae, anno 1638. 4^o*. J'utilise ici un des exemplaires de la Bibliothèque Nationale de France, provenant de la maison professe romaine de la Compagnie de Jésus (cote M 3806).

⁶³ Robert BIRELEY, *The image*, p. 123.

⁶⁴ Robert BIRELEY, *The image*, p. 123–125, qui reconstitue les circonstances de la publication des *Ferdinandi II. [...] virtutes* en utilisant des sources manuscrites de l'Archivum Romanum Societatis Iesu (ARSI), en particulier la *Vita Lamormaini* rédigée par le père Eustachius Sthäal et la correspondance du supérieur général de la Compagnie de Jésus, Muzio Vitelleschi, ne parle pas de cette éventualité. En revanche, il mentionne le soutien que le nouvel empereur et Vitelleschi apportèrent à son projet de rédiger une seconde vie de Ferdinand II en 4 volumes. Mais ce projet non exécuté, dont le livre que nous analysons est censé figurer le dernier volume, est annoncé par Lamormaini dans sa préface au lecteur comme une « commande » répondant au « désir de nombreuses personnes ».

La propagation du livre fut clairement organisée dès la mort de l'empereur. Comme en témoignent le privilège impérial et la faculté plénière (*plena facultas*), donnés à Guillaume Lamormaini par l'empereur Ferdinand III le 8 mars 1638,⁶⁵ d'imprimer à son gré en latin, allemand, italien et tchèque l'éloge de son père, le texte était destiné, avant même sa publication, à une très large diffusion. La référence à l'italien, et bien sûr avant tout à l'emploi du latin, contient implicitement cette extension. Plusieurs publics vernaculaires étaient donc visés dès ce privilège impérial, qui révèle une stratégie programmatique de distribution et de propagation. L'original latin connut cinq éditions différentes en 1638: deux à Vienne, l'une de format in-4° et l'autre de format in-12° chez l'imprimeur Gregorius Gelbhaar, une troisième à Anvers en format in-16° chez Jean Meurs, une autre à Cologne chez Johann Kincki avec un frontispice portant le faux-titre *Idea Principis Christiani*.⁶⁶ Cette modification survenue dès l'année de la parution du texte, le transforme donc en « Idée du prince chrétien », titre en vogue en cette période chez d'autres auteurs anti-machiavelliens et en particulier pour le livre d'emblèmes de Saavedra Fajardo.⁶⁷ Elle en décale le sens premier et introduit une typisation du héros en modèle général et abstrait du souverain. Gelbhaar imprima encore, toujours en 1638, une traduction en italien⁶⁸ et une autre en allemand, œuvre d'un jésuite originaire de Bohême, le Père Curtz ou Curtius,⁶⁹ qui devint le confesseur de Ferdinand III. C'est cette dernière que reprendra un peu plus tard, en l'insérant dans le 12^e volume de ses *Annales Ferdinandi* le Grand Maître de Cour de l'impératrice Eléonore de Mantoue, Franz Christoph Khevenhüller (1588–1650).⁷⁰ L'édition viennoise in-4°, ornée des armes de Ferdinand III au verso du titre, très soignée et probablement destinée à la représentation. A cette exception près, c'est un petit format in-12° et même in-16° qui fut choisi pour les autres éditions de 1638. Faut-il y voir le désir d'une diffusion importante et d'une lecture individuelle rendue plus commode par la maniabilité des exemplaires ? Quoi qu'il en soit, toutes les éditions suivantes furent de petite taille.

L'édition « princeps » était donc d'emblée conçue comme dédoublée et plurilingue et dès ce moment, tout l'espace d'influence des Habsbourg d'Autriche se trouvait ciblé. Peut-être pour produire un effet de proximité, l'édition d'Anvers soulignait de surcroît l'appartenance

⁶⁵ *Ferdinandi II. romanorum imperatoris virtutes*, A3: « Summa privilegii Caesarei. Sacra Caesarea Regiaque Majestas Ferdinandus III Die 8 mensis Martii 1638. Posenii Adm. R. P. Guglielmi Lamormaino plenam facultatem & potestatem dedit, Libellum de ejusdem Sac(rae) Caes(arae) M(ajesta)tis colendissimi Genitoris, Imperatoris Ferdinandi II. Glor(iss)imae recordationis Virtutibus, qui Vitae illius quartus est ordine, conscriptum, & jam suo loco revisum, censum, & approbatum, intra omnes suae M(ajesta)tis Provincias & Regna, ac sacrum Romanum Imperium, Latinè, Germanicè, Italicè & Boëmicè pro libitu imprimendi, sine cujusquam molestia aut impedimento ».

⁶⁶ *Idea Principis Christiani. Ferdinandi II. Imperatoris virtutes...*, Colonia Agripinae apud Johanem Kinchium..., 1638, petit in-12. Carlos SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, volume IV, Bruxelles et Paris 1893, col. 1428–1431, et col. 1745. VD17 : 23.303208Y. Réédition à Cologne, sans le frontispice semble-t-il, en 1639 (VD17 39 : 122432F).

⁶⁷ Diego de SAAVEDRA FAJADRO, *Idea de un principe politico christiano representada in cien empresas*, 1^{ère} édition Munich 1640, plus de quinze éditions en espagnol entre 1640 et 1681. Ce livre circula dans la traduction latine de J. Mulman sous le titre *Idea principis christiano-politicis*, 1^{ère} édition Bruxelles 1649 chez Jean Mommaert. D'autres suivirent immédiatement à Munich en 1650 et à Amsterdam en 1651 (2 fois), 1658, 1659 (2 fois) et 1660, à Paris en 1660, à Cologne en 1669, à Léna en 1686, enfin à Pest en 1748. Il n'en exista, semble-t-il qu'une édition en allemand en 1655 à Amsterdam, une seule aussi en hollandais en 1662, également à Amsterdam, une en anglais en 1700, et deux en français, l'une à Paris en 1668 et la seconde à Amsterdam en 1670. Sur Saavedra, voir Robert BIRELEY, *Religion and Politics*, chapitre 8, p. 188–216.

⁶⁸ *Virtù di Ferdinando II. Imperatore, scritta in lingua latina dal R.P. Guilielmo Lamormaini sacerdote della Compagnia di Gesù. Et hora translata in lingua italiana*. Vienne, Gregorius Gelbhaar, 1638, in-4°.

⁶⁹ *Tugenden Kayser Ferdinandi II.*, Vienne, Gregorius Gelbhaar, 1638, in-4°.

⁷⁰ Franz Christoph KHEVENHÜLLER, *Annales Ferdinandi*, 1^{ère} édition, Ratisbonne 1640–1646, 2^e édition Leipzig, 12 vol., 1721–1726.

de Guillaume Lamormaini à la province jésuite de Belgique, alors qu'il ne l'était plus depuis sa jeunesse. Si aucune traduction en tchèque, qu'envisageait pourtant le privilège de Ferdinand III, ne vit jamais le jour, deux traductions dans les langues vernaculaires des Pays-Bas espagnols se succédèrent immédiatement, en 1638 pour le flamand, en 1639 pour le français.⁷¹ Enfin, en 1640, Gelbhaar publiait à Vienne une traduction en croate établie par le baron György Ráttkay/Juraj Ratkaj, chanoine de Zagreb, avec une dédicace au nouveau ban de Croatie János Draskovich.⁷² Une version espagnole, due à José Pellicer de Ossau y Tovar, historiographe (*cronista mayor*) au service du roi Philippe IV, parut à Saragosse en 1640.⁷³ Elle est à comprendre dans un contexte de jeux de miroirs qui nous porte loin de Vienne, sur le terrain de la branche aînée madrilène de la dynastie: elle est en effet contemporaine de publications de Diego Saavedra Fajardo et de Baltasar Gracián construisant la figure légitimatrice de Ferdinand d'Aragn. Ainsi, l'éloge de l'empereur défunt pouvait être lu en Espagne comme une métaphore de cet ancêtre local primordial, et renforcer l'image de la piété du roi catholique par celle d'une symbiose spéculaire entre les deux branches de la Maison d'Autriche.⁷⁴

Dans sa préface au lecteur, Lamormaini présentait le texte comme le dernier volume d'une vie projetée de l'empereur défunt en quatre volumes, vie qui fut peut-être rédigée mais qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. Il est significatif en tous cas que seul ait été imprimée la partie destinée à promouvoir et célébrer les vertus de ce prince. Il faudrait s'interroger ailleurs sur les relations entre les oraisons funèbres prononcées dans les pays des Habsbourg, dont Robert Bireley rappelle les titres les plus importants,⁷⁵ et les développements présents dans le texte du confesseur de Ferdinand II. Ici Guillaume Lamormaini écrit une sorte de ménologe: il rappelle, immédiatement après le trépas de l'empereur et roi Ferdinand II, les événements de sa vie, en suivant un plan en trente chapitres organisé autour de ses grandes qualités de souverain chrétien et catholique et de la protection divine sans défaillance qu'elles lui valurent. Immédiatement après la dédicace à l'empereur Ferdinand III, dont Lamormaini souligne la ressemblance avec son père, s'insère un rappel lapidaire de dates précisément choisies de la vie du défunt: entre sa naissance à Graz le 9 juillet 1578 et

⁷¹ *De Deuchden von Ferdinandus den II...., verduyst door R.P. Franciscus de Smidt, S.J. T'Antwerpen*, 1638, 12°; *Le narré des vertus de Ferdinand II...., traduit par le P.J. Leurechon, S.J. Mons*, 1639, 12°.

⁷² *Kripozti Ferdinanda II. Rimzkogha Czeszara, Kraleztvih Nimskogha, Wgerzkogha, Cheskogha, Dalmatinzkogha, Hervaczkogha, i Szlovinkogha, Kralia, &c. Po Ottezu Gulielmusu Lamormaini diachkim izikom zlosene, szadapako. Po Iurju Rattkai, Szlobodnom Gozponidnu od velikogha Thabora grada, i Zagrebachkim Canonicom Szlovinkim izikom popisane. Stampano u Bechu po Gerguru Gelbharu, M.DC.XL*. Je n'ai pas réussi à approfondir les circonstances particulières de cette édition. Werner Lehfeldt, *Juraj Ratkaj Velikotaborski « Kripozti Ferdinanda II. » im Vergleich mit ihrer lateinischen Vorlage*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2003, donne seulement une analyse linguistique du texte comparé à l'original latin de 1638. Sur Ráttkay et son dédicataire, voir: Sándor BENE, *Egy kanonok három királysága. Ráttkay György horvát históriája*, Budapest 2004.

⁷³ José PELLICER DE OSSAU Y TOVAR, *Virtudes i vida espiritual de Ferdinando de Austria, segundo del nombre...*, s.l.n.d. (Saragosse 1640). (Bibliothèque Nationale de France : M-14326).

⁷⁴ Voir: Enrico BOGLIOLO, *Alle origine del mito di Ferdinando il Cattolico, 'principe virtuoso'*, in: Chiara CONTINISIO – Cesare MOZZARELLI, *Repubblica e virtù. Pensier politico e Monarchia Cattolica fra XVI e XVII secolo*, Rome 1995, p. 13–22 ; Ángel FERRARI, *Fernando el Católico en Baltasar Gracián*, Madrid 2006, p. 381 ; Robert BIRELEY, *The image*, p. 137–138.

⁷⁵ Références citées par Robert BIRELEY, *The image*, p. 121, notes 1 et 2: Nicolaus VERNULAEUS, *Nicolai Vernulaei Laudatio funebris [...] imperatoris Ferdinandi II*, Louvain 1637; Petrus WADDING, S.J., *Laudatio funebris dicta cum clerus et proceres regni exequias celebrarent Ferdinandi II. Romanorum imperatoris et Regis Bohemiae*, Vienne 1637; Aldus RHEIN, *Oratio funebris in exequiis Ferdinandi II Romanorum Imperatoris Caesaris Optimi Maximi*, Graz 1637; Ferdinandus MANTEGNANA, S.J., *Oratio funebris in exequiis Ferdinandi II Romanorum Imperatoris dicta*, Graz 1637; Sylvester A. PIETRASANTA, *Oratio funebris habita ad Urbanum VIII. Pont. Max. dum insta exequiarum Ferdinando II Imperatori persolventur*, Rome 1637; Francesco RONDINELLI, *Esequi ... dell'Imperatore Ferdinando II, celebrate da Ferdinando II, Gran Duca di Toscana, Florence, 1637*.

sa mort à Vienne le 15 février 1637 après « 58 années, 7 mois et 6 jours d'existence », ne sont ici mentionnés que ses couronnements comme roi de Bohême le 29 juin 1617, comme roi de Hongrie le 1^{er} juillet 1618, puis son élection à la dignité impériale le 28 août 1619 à Francfort et son couronnement dans la même ville le 8 septembre. Ce « memento » de ses dignités souveraines est suivi du détail des membres de sa famille lui ayant survécu, par conséquent de sa généalogie descendante, associée à lui dans l'abord du livre proposé au lecteur: sa veuve Eléonore de Mantoue, les quatre enfants issus de son premier mariage avec Marie Anne de Bavière et le nombre de ses petits-enfants.⁷⁶ La préface de l'auteur au lecteur annonce ensuite une façon de lire le contenu des quatre parties du livre, en sélectionnant d'abord les habitudes et exercices du Prince (*Princeps*) dans son enfance et sa jeunesse, puis la façon dont il a administré ses Etats (nommés ici « provinces héréditaires ») et gouverné l'empire, enfin l'exposé proprement dit de ses vertus. Lamormaini distingue ici entre celles qui regardent Dieu et les habitants du ciel, celles qui « accomplissent et parfont l'âme de celui qui les possède », enfin celles qui dérivent des précédentes.⁷⁷ Ce plan est fictif, car la dernière partie est en réalité la trame des autres: dans l'ordre de la lecture continue, l'intitulé comme le contenu des trente chapitres fournissent de fait l'inventaire des vertus de Ferdinand mises en exemples et en citations tirés de sa vie. Se présentent la foi et le zèle pour la religion catholique et l'anéantissement de l'hérésie, l'espoir et la confiance en Dieu, l'amour pour celui-ci, la fréquentation des sacrements et le culte de l'Eucharistie, la prière et la lecture de textes sacrés et pieux, une volonté conforme à celle de Dieu, la dévotion envers la Vierge et les saints, le respect des prêtres et l'amour du clergé et des religieux, la piété envers les parents, l'humilité et le mépris de soi, la sincérité et la candeur d'âme, le mépris des honneurs et des richesses qui accompagnent un pouvoir qu'on ne veut tenir que de Dieu, la mortification et la pénitence, la chasteté et la patience, la constance égale dans l'adversité et la prospérité, l'ardeur au travail, la prudence à gouverner l'Etat, la charité envers amis et ennemis, la douceur et la bénignité, la justice, la clémence, la munificence et les libéralités, les bienfaits prodigués aux pauvres, la promotion de l'étude des belles-lettres par l'appui apporté à la création de collèges jésuites et d'autres ordres religieux. La réunion de toutes ces qualités chez Ferdinand II, conclut Guillaume Lamormaini, chez ce souverain qui disait « être un vermisseau et non un homme » et que « les sages et les pieux exaltaient au dessus des hommes comme le Prince saint » peut étonner le lecteur, dans le sens fort des termes latins *mirus* et *miratus*. Les trois derniers chapitres, dans une progression constante, dénouent et dévoilent le prodige. Ferdinand a été choisi par Dieu qui a montré les signes de sa singulière protection, et la Vierge a été, sa vie durant, la médiatrice sur la terre de la volonté du Tout-Puissant: *Non est consilium contra Dominum*.⁷⁸ Par son zèle, Ferdinand a accompli, en renversant l'hérésie en Autriche et en Bohême, « ce que l'humaine prudence ne croyait pas pouvoir être fait, et qui n'a pu être achevé sans miracle ». A travers Ferdinand II, c'est Dieu lui même qui opère le miracle: « *Deus per Ferdinandum operatur miracula* ». ⁷⁹ Signe de sa sanctification confirmant le dessein de Dieu sur son élu, son corps exposé trois jours durant ne se corrompt pas.⁸⁰ On retrouve ici le message de la dédicace

⁷⁶ *Ferdinandi II. Romanorum Imperatoris Virtutes*, 4^e, fol. A2v.

⁷⁷ *Ibidem*, fol. Br.

⁷⁸ *Ibidem*, dernière phrase du chapitre XXVIII, intitulé *Quaedam in Ferdinando mira*. Celle-ci peut se traduire par : Il n'y a point de volonté contre (celle du) Seigneur.

⁷⁹ *Ibidem*, chapitre XXX.

⁸⁰ *Ibidem*, chapitre XXVIII.

aux consuls de la ville de Vienne de la *Cour Sainte* traduite par Henri Lamormaini: c'est bien par Ferdinand, saint et élu du Ciel, que la Providence a rétabli l'ordre de Dieu dans le monde, réduit ici aux dimensions d'une synecdoque de la cour sainte.

IV. La seconde vie des *Vertus de Ferdinand II*.

La biographie hagiographique de Ferdinand II trouva rapidement un public plus vaste que celui des nobles proches de la cour de Vienne et celui du haut-clergé.⁸¹ Le livre ne semble pas avoir été réimprimé sous Ferdinand III, mais sa fortune se ranime sous Léopold I^{er}, grâce aux congrégations mariales et aux collèges jésuites. Dans certains de ces derniers, il fut parfois étudié et résumé par les étudiants: en témoigne un « epitome » en six pages du livre de Guillaume Lamormaini insérée entre 1659 et 1661 par un élève anonyme du collège Saint-Clément de Prague entre des « théorèmes » anti-machiavelliens et des sentences tirées des lettres de saint François-Xavier.⁸² Une réimpression avec le faux-titre déjà utilisé à Cologne en 1638, *Idea principis christianis*, aurait eu lieu à Vienne en 1676, mais je n'ai pu l'identifier ni la localiser. De même que la *Cour Sainte* servit d'étrennes dans au moins deux congrégations mariales dans une deuxième période de sa diffusion, les éditions des *Vertus de Ferdinand II* publiées dans les pays de la Maison d'Autriche à la fin du XVII^e siècle et au XVIII^e siècle sont toutes liées à ces milieux. Il est remarquable qu'elles aient alors, sauf la dernière qui est une thèse académique, systématiquement transformé l'annonce du titre. La congrégation mariale de Linz, capitale de la Haute-Autriche, la rebaptise en « miroir théologico-politique » pour les étrennes de 1678.⁸³ A Feldkirch en Autriche Antérieure, l'imprimeur Johann Georg Barbisch en donne en 1667 une édition pour les besoins du collège jésuite. La mise en scène du titre est ici très élaborée: le message délivré procède par étapes didactiques, d'abord en universalisant la portée du texte de Lamormaini, puis, avant de répéter le titre originel, en le resserrant autour de la piété de Ferdinand II, unique cause à la fois de sa félicité et de sa majesté. Un ajout précédant le titre originel dévoile en effet sans ambiguïté les enjeux du faux-titre: « l'Idée exemplaire et de l'homme et du prince chrétien » amène l'identification à « l'empereur Ferdinand II vraiment pieux et par ce fait heureux et auguste ».⁸⁴

Les éditions précédentes des *Vertus de Ferdinand II* ne comportaient que la dédicace au nouvel empereur Ferdinand III. Dans le cas des deux réimpressions offertes en

⁸¹ Un exemplaire du livre figure par exemple dans l'inventaire après décès de János Szasz, évêque de Sirmie, établi le 12 octobre 1674. Cf.: *Magyarországi magánkönyvtárak 1588-1721*, p. 85: « 42: Virtutes Ferdinandi 2di P(at)ris Lamerman(ni) ».

⁸² Manuscrit de la Bibliothèque Universitaire de Budapest : Egyetemi Könyvtár, Budapest, collectio manuscriptorum, cote G 6, p. 251–256: *Epitome virtutum Ferdinandi 2. Rom. Imp(erator)is a R.P. Guglielmo Lamormaini conscripsarum*.

⁸³ *Speculum Theopoliticum Virtutes Ferdinandi II. Romanorum Imperatoris ... a Gulielmo Lamormaini e Societate Jesu ... olim conscriptas repraesentans ... pro xenio anni M.DC.LXXVIII ... oblatum*, Linz, Johann Jakob Mayr, 1678. VD17 1 : 085533Z. Sur les congrégations mariales et leurs étrennes à Linz: G. KOLB, *Mitteilungen über das Wirken der P.P. Jesuiten und der marianischen Kongregationen in Linz während des 17. und 18. Jahrhunderts. Mit dem überblick der xenia ofder Jahresandenken der Kongregation in Linz vom Jahre 1678–1783*, Linz 1908.

⁸⁴ *Idea Exemplaris et Hominis et Principis Christiani. Ferdinandus II. Imperator, Vere Pius, & ideo Felix atque Augustus: sive Ferdinandi II. Romanorum Imperatoris virtutes*, Feldkirch, Johann Georg Barbisch, 1667, 12°. VD17 12 : 196517B. Sur l'imprimeur Barbisch, voir: Norbert SCHNETZER, *Zur Buchdruckgeschichte Feldkirchs im 17. und 18. Jahrhundert*, in: *Rheticus. Vierteljahresschrift der Rheticus-Gesellschaft* 30/1, 2008, p. 53–138.

étrennes par la congrégation *major* de Graz, elle se trouve précédée, comme pour les traductions de la *Cour Sainte*, par Henri Lamormaini, d'une première dédicace à un grand personnage, en 1687 au comte Johann Otto de Dernbach, chambellan de Léopold I^{er}, seigneur d'Arnfels, maréchal héréditaire du duché de Franconie, qui était le neveu du prince-évêque de Würzburg et de Bamberg et, en 1715, au comte Georg Sigismund de Dietrichstein, échanson héréditaire de Carinthie, grand veneur de Carniole et capitaine du duché de Styrie. Cette congrégation de Graz était l'une des plus prestigieuses par le nombre des archiducs et archiduchesses, des princes et des aristocrates de toute l'Europe inscrits sur ses registres. C'est dans l'église de l'université jésuite fondée par son père l'archiduc Charles de Styrie que Ferdinand II avait voulu être enterré. Le titre du livre publié en 1687 « offrait pour étrennes » à tous les membres de la sodalité cet « auguste congréganiste », le premier d'entre tous.⁸⁵ Le vainqueur de la Montagne Blanche, le restaurateur de la religion catholique non seulement revêtait ici l'identité d'un confrère, il était lui-même – ou plutôt son portrait – la matière d'un présent. Par rapport à cette édition, le livre publié en 1715⁸⁶ pour le cent-vingt-et-unième anniversaire de la fondation de la sodalité sous un titre légèrement modifié, se terminait par la liste des congréganistes de 1595 à 1714. Avant cela, elle apportait deux textes d'une importance majeure, puisqu'ils construisaient le culte terrestre de Ferdinand II: l'un portait sur sa sépulture, l'autre sur la consécration de son mausolée.⁸⁷

Pendant, cette édition de 1715 comportait encore une seconde dédicace destinée aux congréganistes. Elle rapproche d'abord l'empereur défunt des membres de la sodalité. Ferdinand II « fut à Graz un confrère, et c'est un confrère qu'il convient d'imiter ». Mais c'est une autre forme de présence et d'appartenance, physique et sacralisée, que souligne aussi le texte. Ferdinand II a quitté la terre pour le ciel, d'où il protège la congrégation qu'il a garanti sur en ce monde, mais son corps est présent. Par conséquent, son legs est double: d'une part sa *pietas* qu'il faut émuler, de l'autre ses reliques, qui appellent la vénération due à la mémoire d'un empereur, mais aussi à un saint de l'Eglise. Cette dualité n'est pas sans évoquer sous un registre particulier celle des deux corps du roi, du *corpus mysticum*, qu'incorporeraient ici littéralement les confrères de Marie héritiers de Ferdinand II:

« Confrère de Marie, prends et lis! On dépose entre tes main le plus distingué prototype de confrère marial [...] Ferdinand fut toujours à vous lorsqu'il vivait, il a voulu rester à vous-même une fois mort et enterré... ».⁸⁸

⁸⁵ *Sodalis Augustus, seu Ferdinandus secundus, romanorum imperator primus almae congregationis maioris Immaculatae Virginis ab angelo salutatae, in academico Soc. Jesu collegio Graecii erectae, ac confirmatae sodalis, & protector, suis virtutibus a R.PL. Guilielmo Lamormaini e Soc. Jesu, eiusdem Caesaris confessario olim expressus. Ac nunc dictae congregationis DD. sodalibus in xenium oblatus, anno a partu Virg. M.DC. LXXXVII*, Graz, Gerog Widmanstetter, 1687. VD17 23 : 677576S.

⁸⁶ *Sodalis Augustus, seu Ferdinandus secundus, romanorum imperator primus almae congregationis maioris Verbis Incarnati, et originaliter Immaculatae Virginis ab angelo salutatae, in academico Soc. Jesu collegio Graecii erectae, ac confirmatae sodalis, & protector, suis virtutibus a R.P. Guilielmo Lamormaini e Soc. Jesu, eiusdem Caesaris confessario olim expressus, ac noviter iterum proelo subjectus et DD. Sodalibus dictae congregationis in xenium oblatus. Anno a partu Virg. MDCCXV congreg. nostrae CXX coepti Caes. Mausolei CI consecrate*, Graz, héritiers de Widmanstetter, 1715. Cette édition, connue de Sommervogel (T. IV, col. 1429-1430), n'est pas répertoriée par le VD 17.

⁸⁷ *Ibidem*, p. 143-165.

⁸⁸ *Ibidem*, fol A4r: « Tolle, lege Sodalis Mariane! En venit in manus tuas elegantissimus Mariani Sodalis prototypus, Augustissimum Sodalitatis Vestrae quondam pignus, nunc autem, ut sperare licet, in coelis Praesidium FERDINANDUS II. Romanorum Imperator semper Augustus, qui postremis hisce temporibus Constantini Theodosiique virtutes renovavit. [...] Vester nimirum semper fuit FERDINANDUS dum viveret; vester esse voluit etiam mortuus & sepultus... ».

« Ce sont ses vertus extraordinaires que te présente ce livret [...]; inspire-toi, agis selon l'original de ce portrait qui t'est montré du faite de la majesté humaine: mais que la grandeur inatteignable et sublime de la dignité impériale ne t'effraie point: tu trouveras en ces pages beaucoup à admirer, mais plus encore à imiter [...] Quel bonheur parfait est le vôtre, messieurs les confrères: jadis vous possédâtes Ferdinand vivant et vous le conservez maintenant qu'il est mort! [...] A vous il est permis de vénérer [ses] cendres [...] dans le mausolée marial du couvent. De ses cendres et de ses vertus, que vous lirez en étrennes [...] puisse Ferdinand renaître en vous, tel un nouveau phénix ». ⁸⁹

Le recueil manuscrit de notes et d'extraits de lectures de l'étudiant anonyme de l'université de Prague, peut-être originaire de Hongrie, suggère lui aussi une identification de Ferdinand II aux confrères mariaux. C'est à un empereur deux fois confrère, au moins deux fois inscrit sur les registres de deux congrégations mariales, en 1618 à Vienne et, sans doute à Prague, en 1624 que se réfère en effet son résumé des *Virtus de Ferdinand II*. ⁹⁰

L'exemplaire de la réédition de 1715 à Graz conservé à la Bibliothèque Nationale de France porte l'ex-libris de Ferenc Ambró, un petit noble de Haute Hongrie, avec une mention de sa main en latin précisant qu'il reçut ce livre en 1755 du comte András Józef Koháry, maréchal de camp et chevalier de la Toison d'Or, par ailleurs *comes* du comitat de Hont et membre de la congrégation mariale de Graz. ⁹¹ C'est encore en Haute-Hongrie, à l'université jésuite de Trnava (Nagyszombat), que furent republiées les *Ferdinandi II [...] virtutes* à deux reprises en 1693 et en 1739. Nous arrêterons notre cheminement sur cette dernière apparition de l'œuvre de Lamormaini. Elle est intéressante, car il s'agit cette fois d'un réemploi pour la thèse de logique du comte Joannes Nepomucenus Erdődy de Monyorókerék, thèse que présidait le Père jésuite Koller. ⁹² Or, ce Père Koller avait été dix ans plus tôt, en 1729, l'auteur d'un éloge imprimé de la famille Erdődy. ⁹³ L'existence de liens de patronage entre ce jésuite et cette noble maison se joue alors comme dans une triple spéculation en miroir, entre lui-même, le mentor jésuite, l'empereur défunt modèle du chrétien, du souverain et du noble, et l'héritier d'une maison dont les fils se devaient d'atteindre

⁸⁹ *Ibidem*, fol. A4v: « *Illius ingentes Virtutes, tanquam illas inclusas nuci, praesenti tibi libello proponuntur Sodalis Mariane. Inspice & fac secundum exemplar, quod tibi è culmine humanae Majestatis monstratum est. Neque te terreat inaccessum illud ac sublime Imperatoriae Dignitatis fastigium; invenies hisce in foliis complura, quae admirari; pluria, quae imitari possis. [...] Felices omnino vos! D.D. Sodales, qui, ut quondam vivum, ita nunc etiam mortuus teneris FERDINANDUM. Fortunates! quibus, ad venerandos Pientissimi Imperatorem cineres, in Mausoleo Mariano Conventus a saeculo non interrupta hucusque pietate licuit celebrare. Facite autem, ut ex ipsis cineribus, dum Ejusdem Virtutes hoc in Xenio legitis, tanquam novus phoenix Heroica emulatione denuo in vobis reviviscat FERDINANDUS* ».

⁹⁰ *Epitome virtutum Ferdinandi 2. Rom. Imp(erator)is a R.P. Guglielmo Lamormaini conscripsarum*, Egyetemi Könyvtár, Budapest, collectio manuscriptorum, cote G 6, p. 251.

⁹¹ « *Liber Francisci Ambró, Fiscalis Koháriani* ». La mention sur la page suivante, intercalée par le relieur, indique: « *Librum hunc dono dedit mihi Excellentissimus Dominus Andreas Joseph Comes Koháry, auri velleris Eques et Campi Mareschallus, Dominus mihi gratiosissimus die 5ta Junii, Anno 1755, Szent-Antalini* ». BNF 16-M-6531.

⁹² *Ferdinandi II. Romanorum imperatoris virtutes, a R.P. Guilielmo Lamormaini e Societate Jesu conscriptae. Dum in alma, ac celeberrima archi-episcopali Societatis Jesu Tyrnaviensi Theses logicae prooemiales propugnaret illustrissimus dominus comes Joannes Nepomucenus Erdődy de Monyorókerék, Montis Claudii, & comitatus Varasdinensis perpetuus comes, &c., &c. praeside R.P. Josepho Koller e Societate Jesu, AA.LL. I Philosophiae doctore, & in logicis professore ordinario, auditoribus oblatae. Anno a parta salute M.DCC. XXXIX. Mense Febr. Die 23, Tyrnaviae, typis acad. S.J. per Leopoldum Berger, 1739.*

⁹³ *Imago heroum qui de cognatis prosopiis Palfi de Erdöd et Erdödi de Monyorókerék sago et toga incltyti ad aetatem hanc in reipublicae emolumenta florueru, compendio adumbrata; praemissa vita cardinalis Bakacz ab Erdöd. Tyrnaviae, 1729* (selon Jozsef SZINNEYI, *Magyar írók élete és munkái* <http://mek.oszk.hu/03600/03630/html/index.htm>). C. Sommervogel (T. IV, col. 1183–1184) donne un titre un peu différent.

à la perfection des vertus morales et politiques. La dédicace du jeune János Erdődy au comte Gundakar Thomas de Starhemberg, maréchal héréditaire de l'archiduché d'Autriche, président de la Députation ministérielle bancaire, ministre des Conférences impériales et conseiller privé de l'empereur souligne la figure de Ferdinand II, modèle indépassable, et pourtant réactualisé, des vertus souveraines et chrétiennes.

Conclusion

Ainsi se conclut le jeu entre deux cours fictives: la première, dilatée par la reconversion au catholicisme aux dimensions des pays des Habsbourg, la seconde représentée par les grands officiers, les conseillers auliques, et tous les hauts dignitaires dédicataires des éditions étudiées ici. Mais ces deux cours ont un même prince, dont l'exemple est Ferdinand II. Au delà du milieu aulique et nobiliaire, elles sont l'image d'une société réordonnée, confessionnellement et hiérarchiquement, sous la puissance d'un souverain élu et imposé par Dieu. La médiation par les congrégations mariales permet la diffusion et la réactualisation de ce message pendant les règnes des quatre souverains suivants Ferdinand III, Léopold I^{er}, Joseph I^{er} et Charles VI. Elle fait peut-être aussi saisir comment a pu se transmettre dans la société – du moins parmi leurs membres – une éducation active à la *pietas austriaca*, qui de la sorte dépasse les dimensions du modèle théorique construit il y a maintenant plus de cinquante ans par Anna Coreth. La dévotion, projet unificateur politiquement mis en œuvre par Ferdinand II et continué par ses successeurs, habita donc, dans les pays sous leur autorité, la sphère publique et la production imprimée. La diffusion par les livres d'étrennes a pu avoir une efficacité plus vaste, dans la mesure où ces volumes furent prêtés, donnés, et que chaque congrégation, non seulement celles des élites, en a imprimé pour ses membres, surtout à partir du milieu du XVII^e siècle. Pour aller plus loin, cependant, il faudrait pouvoir mieux préciser les usages du livre à l'intérieur des Congrégations mariales, qui restent un point obscur de la recherche, y compris dans les travaux les plus actuels sur l'action culturelle de la Compagnie de Jésus.⁹⁴ La récente contribution que Judi Loach a consacré à l'analyse du programme éducatif élaboré par le Père Ménestrier pour deux sodalités lyonnaises, celle des « messieurs » et celle des artisans, suggère que la piste peut être prometteuse et que bien des découvertes restent à faire,⁹⁵ si tant est que les sources permettent de confirmer ou d'enrichir les indices que nous offrent, déjà, ces écrits. Deux voies s'ouvrent donc au chercheur: celle, évidemment aléatoire, que permet la découverte de pratiques telles que l'usage du résumé pratiqué par notre étudiant pragois anonyme, celle d'une analyse intertextuelle des livres rédigés, traduits et publiés pour les confrères, resitués dans leurs différents contextes. Le message transmis par les deux livres que nous avons présentés dans le contexte des pays des Habsbourg s'insérerait dans un terreau labouré par d'autres livres d'étrennes – *xenia et strenia* – semblables, non tant par leurs titres que par leur contenu, qui transforme la lecture en action quotidienne par la méditation, la remémoration, le chant, la découverte d'exemples antiques et modernes: en une éducation où religion, morale et vision politique ne se séparent pas.

⁹⁴ John W. O'MALLEY, S.J. – Gauvin Alexander BAILEY – Steven J. HARRIS – T. Frank KENNEDY, S.J. (édd.), *The Jesuits II: Cultures, Sciences, and the Arts, 1540–1773*, Toronto 2006.

⁹⁵ Judi LOACH, *Revolutionary Pedagogues? How Jesuits used Education to change Society*, ibidem, p. 66–85.

Pedagogika ctností?

„Svatý dvůr“ a „křesťanský panovník“ v habsburském soustátí

RÉSUMÉ

Jezuita Jindřich Lamormaini (1575–1647), bratr zpovědníka Ferdinanda II., pátera Viléma Lamormainiho, zastával stejně jako on funkci provinciála rakouské jezuitské provincie. V době, kdy Vilém Lamormaini vydal (r. 1638) svou proslulou knihu o ctnostech zesnulého císaře, Jindřich Lamormaini přeložil do latiny dílo francouzského jezuita Mikuláše Caussina *La Cour Sainte* (Svatý dvůr). Článek sleduje dějiny vydávání, překladů a šíření obou titulů v rámci habsburského soustátí a zkoumá kontexty jejich reedici v rámci jezuitských kolegií a univerzit. Přitom zjišťuje, že přední místo v „druhém životě“ obou titulů měly mariánské kongregace. Zamýšlí se nad společnými body jejich obsahu a sdělení. Přitom se snaží alespoň částečně odkázat na nábožensko-pedagogické praktiky, díky nimž měly v prostoru habsburské monarchie dlouhou životnost a působivost.